

**Dans les plis et replis des imaginaires des ateliers
de la saison 2020-21**

Atelier formes brèves du lundi

à la gare de triage

Préparer casse-croûte,
pain pâté,
à serrer dans la mâchoire sur le guidon.
Tenir 8 heures.
Imperméable et béret,
mon vélo sur le pallier,
deux étages à descendre,
sans bruit,
ne pas réveiller les voisins,
bientôt 4heures.

Pas une minute à perdre
mais pédaler rythme régulier
arriver pile à l'heure.
Relever les compagnons,
retrouver l'équipe de matinée
4heures-midi.

Trier les wagons,
inscrire à la craie
sur chaque wagon
composition, destination,
sous la pluie glacée
qui descend dans la manche
jusqu'au coude,

le visage levé
bientôt ruisselant.
Ah merde, je n'y vois plus!

Trier les wagons,
ceux-là pour Quimper,
ceux-là pour Brest,
pour Saint Malo,
pour Paris.
Pas d'erreur, hein!

Les faire descendre de la bute,
doucement, doucement,
en ordre, chacun sur sa voie.
Brume, brouillard, silence,
ne pas se trouver sur la voie,
s'habituer à sentir le souffle
du wagon qui passe,
sinon...

Souvent le ralentir
avec le sabot-cale,
le placer à la main sur le rail
et vite retirer la main
juste avant d'entendre un long pshiii...
le sabot devient rouge,
une vraie brique bouillante.
Puis le retirer, toujours à la main.
Les gants, Bon Dieu! les gars!

Juste après, passer sous les tampons,
prendre la chaîne qui pend,

raccorder les wagons les uns aux autres,
encore un, encore un, encore un,
pas le temps de pisser,
encore un, encore un, encore un,
jusqu'à ce que le train soit formé,
60, 80, 100 wagons
qui s'en vont lentement,
attelés à la loco.

Entendez-vous, rêveurs, veilleurs,
entendez-vous ces longs trains de nuit
marquant le temps à la cassure du rail?
Faut parfois penser à autre chose,
y mettre un peu de poésie,
rêver qu'on part aux îles Fidji
sinon...

8 heures, casse-croûte,
Manger, pisser, chier,
on fait ça sur la voie
au vu de tout le monde,
on l'attend toujours notre cabane WC!
Manger, mais pas trop, rester légers,
Non, malheureux, pas de vin!

Le jour se lève.
Encore 4 heures à tirer.
Remonter à la butte,
numéroter, inscrire,
trier, former, envoyer un autre train...
Il me revient un bout de chanson
que les enfants n'arrêtent pas de chanter,
"Et l'on vit comme ça,
et l'on vit comme ça",
Content de s'en être bien tiré,

et encore une fois,
et encore une fois!

Catherine

Cake « des Abysses ». Recette de l'île Futuna

(à cuire et déguster en extérieur).

Préparez un feu de bois de manière à avoir une bonne quantité de braises.

Ingrédients :

- 500 g de pâte Brisée
- 1/2 litre de lait
- 300 g de patate douce (coupée en gros cubes)
- 1/2 litre de rhum
- 75 g de gras double
- 100 g de piment fort en poudre
- 10 à 15 gros glaçons

pour la décoration : 5 à 6 feuilles de bananier

Pétrissez la pâte jusqu'à ce qu'elle prenne une couleur blanche, et tassez-la au fond d'un grand plat creux.

Versez sur la pâte le lait bouillant, et lorsque des larmes d'écume se forment sur toute la surface de la pâte, essuyez cette sueur avec douceur, et laissez reposer la pâte.

Découpez le gras double en lanières très fines, genre lanières de cravache, et amoncellez la chevelure ainsi obtenue sur l'appareil. Saupoudrez avec le piment.

Mélangez le tout vigoureusement avec une spatule à virement, ou à défaut une cuillère en bois longue et étroite. (*On peut se procurer les spatules à virement dans les magasins « Cuisine du monde »*).

Lorsque des yeux apparaissent à la surface de l'appareil, déposez celui-ci sur une grande planche, puis pliez-le et dépliez-le pendant environ 10 minutes. À l'aide d'une cuillère

à glace, formez plusieurs « grottes » à l'intérieur des plis, et déposez dedans les cubes de patate douce, puis refermez les orifices.

Déposez avec douceur le mélange dans son plat, que vous disposerez sur le brasier (évituez les flammes).

Au bout de 20 minutes, retirez le plat du feu, creusez dans le mélange un trou genre gouffre en pointe, et versez-y le rhum.

Remettre le plat sur le feu.

Au bout de 5 minutes environ, ajoutez les glaçons 1 par 1 (attention au choc thermique), qui doivent flotter sur le rhum. Sans attendre, faire aussitôt flamber le rhum. Il est essentiel de réussir cette phase très spectaculaire de la recette : dans le plat se forme comme un volcan, le rhum en flambant doit projeter les glaçons hors du plat. L'éventuelle fumée formée au contact des braises ne doit pas arriver à cacher « l'éruption ».

Traditionnellement, les convives à ce stade de la recette tournent autour du feu en entonnant une mélodie (ô ô ô ô ô...), conduite par une voix féminine très aigue. (*On peut à défaut de public indigène, utiliser le CD « voix du Pacifique » de la collection Ocora Radio France - musiques du monde »*).

Lorsque le rhum cesse de flamber, retirer le plat du feu et le draper dans les feuilles de bananiers avant de servir.

Pour renforcer l'effet spectaculaire, on peut exécuter cette recette la nuit. À Futuna, le plat une fois retiré du feu est attaché par des cordages à un arbre proche du feu, et balancé au rythme du chant, pour une « offrande aux astres ».

Rimbaud blanchi par Malcie,

Texte de Rimbaud

« **Ô monde !**

Les brasiers et les écumes.

La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

Ô douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, - ô douceurs ! – et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques. » (Rimbaud, Illuminations)

Scène de plage

Sur la plage des chiens, beaucoup de chiens, des maîtres aussi et même parfois des maîtresses.

Dans le pli d'un rocher un homme lit, allongé sur une serviette, le menton posé au creux de ses mains. Il sent sur son dos la chaleur du soleil printanier, chemisette légère, pieds nus, pantalon de toile enroulé jusqu'aux mollets. Au bord, la mer s'abandonne, se retire. Elle laisse à voir de larges étendues rocheuses, on entend encore le flot venu de loin, cailloux et coquillages remués, gémissent sous les paquets de lames.

Un chien divague, sa laisse sur le cou, un jeune chien un peu fou... Sa maîtresse, un café à la main le laisse courir libre sur le sable, elle l'a perdu de vue, l'appelle mollement.

Le chien entre dans le pli du rocher fait le tour de la cavité puis tente une approche prudente du lecteur, renifle ses pieds... pas de réaction... il longe le corps arrive à la tête, rassuré, il prend ses aises, s'installe sur un coin de serviette.

Le lecteur : « Laisse-moi, chien j'arrive au pli, il ne me reste plus que quelques lignes ».

Le chien pointe sa truffe sur le pli du livre, c'est comme au creux de la vague, elle enfile et vite il faut sauter pour passer de l'autre côté. La page se referme. Le chien est passé de l'autre côté.

Le lecteur angoissé a perdu sa page. Résigné il laisse son livre s'ouvrir dans le pli du milieu, il respire, il sent la caresse du soleil, il sent dans son corps la chaleur, le bien-être, il est léger, un papillon, il s'élève. Il est sur un bateau, au large, il part vers des terres lointaines, vers sa destinée. ... tant de choses à découvrir, tant de circonvolutions, de détours pour enfin atteindre l'inconnu, le vrai, le profond de son être.

Au bout de l'autre monde, il est dans son être intérieur, lové dans les brumes qui montent, plus de poids, plus de fatigue, plus de peur, juste le soleil. Il voyage, il est heureux. Il voyage léger, sans bagages. La terre entière lui est ouverte. Il arrive maintenant dans un pays merveilleux, un pays subtil et doux ...

Un trou d'air et tout s'effondre le commandant de bord le repère et dit : « qu'est ce qui fait là celui-là descendons-le à la prochaine escale ».

Brutalement on le jette par-dessus bord...il nage longtemps... Epuisé, il échoue sur une plage entre ciel et sable.

Il trouve refuge dans le creux d'un rocher et fort heureusement la pliure de son livre l'accueille à bras ouverts. Il habite son livre, il y découvre des centaines de lieux imaginaires et bien des aventures, tant de portes qui s'ouvrent.

Un chien à côté de lui lève sa patte pour se soulager. La femme au café appelle son chien.

Madeline

Une attente insoutenable

Quand ils avaient quitté ce lieu, il y a si longtemps, le soleil se levait à peine. Dans la chambre qu'éclairait peu à peu la lueur diaphane de la brume du matin, le grondement des vagues éveillait en silence leurs corps endormis.

La jeunesse de leurs sourires pourrait-elle longtemps masquer ce qui n'était qu'une fulgurance sur l'échelle du temps. Ils n'avaient pas encore compris que les horizons que forgent nos rêves sont plus riches que l'avenir lui-même, que l'imaginaire porte des souvenirs de moments que l'on n'a pas vécus.

Il faudrait qu'ils apprennent à accepter l'imparfait du quotidien plutôt que de s'épuiser à rechercher une perfection illusoire. Et quand le temps aura passé, l'indifférence de leur regard finira par les convaincre que la joie n'est qu'éphémère, que le bonheur a toujours une fin, qu'il faut se résoudre à vivre sans amour comme on vit un exil.

Que peut-être un jour tout recommencera, peut-être. Ou alors se contenter de rien, ne plus jamais être déçu, apprendre à s'émerveiller de la beauté des choses, sans rien espérer. S'autoriser parfois des rêves impossibles qu'il faut vite oublier.

Ce jour où tout recommencerait, peut-être, c'était aujourd'hui. Il l'attendait depuis quelques heures déjà. Après ces longues années de séparation, il lui semblait possible que le visage de l'être tant espéré fût différent de celui dont il avait gardé l'image. Mais peu importait, il lui suffirait de voir dans son regard l'étincelle qui ouvrirait la voie d'un avenir sans ombre.

Il craignait malgré tout que la réalité de leur rencontre ne brise son rêve. Il craignait de voir en elle ce qu'il ne souhaitait pas qu'elle fût, que le fossé du temps n'ait été le ferment du renoncement ou de l'oubli. Mais non, ce ne serait pas le cas, il la trouverait comme elle était.

Pourtant, les circonstances de leurs retrouvailles étaient sinistres, septembre s'était brutalement fait novembre, les oiseaux qui hier encore virevoltaient de branche en fleur semblaient le comprendre, les pluies assassines de cet hiver précoce signeraient leur fin.

Au diable les circonstances, elles n'étaient là que pour le contrarier, pour le faire injustement douter. La nuit était tombée, et comme la veille, le ciel sans nuage de ses mille feux immuables attestait de la constance du monde, de l'inexistence du temps, et de l'absurdité de ses craintes : rien ne changeait, rien ne pouvait donc avoir changé et ils se reverraient tels qu'ils étaient, tout leur serait permis, le monde autour d'eux, qu'il fût triste ou gai, s'arrêterait aux confins de leur passion retrouvée.

Enfin le pensait-il. Car il était bien plus rassurant de penser de la sorte, alors que tout pouvait arriver, qu'elle ne vienne pas, qu'elle ne soit plus celle qu'il attendait. Il suffisait de peu que tout bascule, un regard vide, une voix sans timbre, un rire éteint, un geste absent. Rien ni personne ne lui avait appris à se méfier, à museler ses rêves. Et pourtant la réalité ne cède jamais à l'espoir, elle s'en moque.

Bernard

A l'école de la famille

Il ne m'a pas appris
Il ne m'a pas appris grand-chose
Mais de cela je ne lui en veux pas
Elle ne m'a pas parlé de la vie
Des gens, de la société
Des différences
De ce qu'il faut affronter
Elle ne m'a rien montré, pas de modèle
Ni femme, ni homme
Mais bien apprendre à l'école
Avoir de bonnes notes, obéir aux profs

Ils ne connaissaient pas grand-chose
Manœuvre, femme de ménage
Mais pour être honnête
Ils ont veillé à ce que nous ne manquions de rien
On m'a donné une éducation rigoureuse
Bonjour, s'il vous plait, merci, au revoir
Respect de certains principes
Mais il ne m'a pas dit à quoi servait de penser
Pour l'ouvrier qu'il était c'est le corps qui faisait vivre
Elle ne m'a pas dit comment elle s'était mariée, trompée, soumise
Était-elle la première, lui était le premier
On m'a pas parlé de Marx, de Proudhon, de Jaurès
Mais on m'a dit qu'il fallait voter
Que la vie dépend de la naissance, c'est comme ça
Que l'huile surnage toujours au-dessus de l'eau
Ils n'ont fait aucun commentaire sur mai 68
Ni sur le concept de la reproduction
Mais ils ne connaissaient pas Bourdieu
Et qu'on pouvait vouloir tout faire sauter
Ils ne connaissaient pas l'histoire sauf que le Général
Avait libéré la France et que sans lui...
Ils se souvenaient des cartes de rationnement
Mais aussi d'avoir chanté à l'école « Maréchal, nous voilà... »
Ils avaient connu le monde sans rock mais avaient valsé
Ils n'avaient pas voulu que j'ai les cheveux longs et que je porte des jeans
Mais que je finisse les pantalons en tergal de mes cousins
On ne m'a pas dit comment faire avec l'argent, mais on n'en avait pas
On ne m'a pas dit comment faire avec les filles, alors autodidacte
Il fallait trouver comment vivre, être libre
Autrement, bouger, changer quelque chose
Fils de gauche tu milites, milites
Fils de droite tu hérites, profites
Mais où est-ce que j'étais rangé

On ne m'a pas donné le choix
Il y avait des choses à faire
À part, peut-être, révolutionnaire
Il y avait des choses à ne pas faire
À part, peut-être, métallurgiste, docker,
Elle m'a fait sentir que ma route était trop dangereuse
Il m'a dit que j'étais allé trop loin ou plus loin, je sais plus
Elle m'a dit un jour qu'elle était fière de ce que j'avais fait
Elle ne m'a pas dit si ça avait été le cas de mon père, mais je le sais
Elle ne m'a pas dit qu'ils avaient changé leur façon de voter, mais je le sais
Il ne m'a pas dit que la famille souvent ça plombe
Qu'on se brouille, qu'on peut faire sans mais qu'on y revient
Ils ne m'ont rien dit quand j'ai quitté la maison
On m'a sans doute aimé beaucoup
Mais pas de conseils, pas de sagesse des familles, pas d'histoires
Ils ne disaient pas ce qu'ils ressentaient
Tout ce qu'on voyait pourtant dans leurs regards
Pour eux, dire était difficile
On ne disait rien sur l'amour
Mais on devait aimer quand même
On a parlé de lui hier
Depuis qu'il est mort, elle parle beaucoup
Elle me parle de lui, elle me parle d'eux
Ils se sont sans doute aimés beaucoup
Sinon, je ne sais rien des autres
On ne parle plus de cela
Depuis qu'il est mort, elle me parle du temps qui reste.

Daniel

PETIT TAUTOGRAMME EN P CONFINÉ

Perpétuel pèlerinage à la passerelle Publication de Pâques

Pléthore de pèlerins, promeneurs, photographes, personnes de tous poils se précipitent à la passerelle : pèlerinage à pic sur la première périclète du parcours préhistorique de **Prudence et Paulo**.

Passons parole à **Pascale Pommard**, portière de la place :

« Prudence progressait à petits pas sur les planches pourries de la passerelle. Sur le ponton Paulo pétaradait à pleins poumons : « Paperlipopette , Poutre-Dieu un pied puis un pied, pas peur ».

Entre profond précipice et pieds de Prudence pétrifiée pendouillaient planches penchantes. Prudence pépiait de pathétiques prières. Petits pissenlits polis, pâles pétunias, provocantes pâquerettes et pétulants papillons protégez moi psalmodiait Prudence posant pied par pied précautionneusement. Paulo perdit patience, piaffa piailla « Pauvre pachyderme poltron papotage peu pertinent. Pas penser pon sang poser pied pousse passe poser pied pousse passe » Ponton proche :

Pa pa pa paaa ...Promtettes et piolons, plus de panique, pieds pleins sur ponton, Prudence pleura, Paulo postillonna des Pentrebleu passionnés. »

Persévérants Prudence et Paulo, présentement prophètes en leur pays, poursuivirent leur périlleux périple, partout proclamant au peuple projets de possibles, promesse de partages.



Atelier lundi mensuel

La ralentie

Dans les plis on vit la ralentie
On a rêvé, on a décidé, on a dirigé
Dans les plis de la pensée, les livres aimés, les occasions manquées
On a voyagé, on a espéré, on a aimé, on a perdu
Dans les plis de la pensée, l'âme inquiète est lassée
On rit encore avec l'aimé affairé
Dans les plis de la pensée le temps est effiloché
C'en est fini des jardins enchantés, des poèmes récités
On a renoncé, on peut s'abandonner
On n'a plus part à rien, on s'en remet à d'autres
Dans les plis de la pensée, des baisers donnés, des histoires oubliées
La vie à petits bruits, la vie encore un peu
Habité par la fatigue, tranquillement on se réduit
Dans les plis de la pensée un dernier combat à mener
Dans les plis de la maladie on vit
On a cédé sa place à l'ombre
Dans les plis de la vie on est passé
Demain je partirai.....

Andrée

Inducteur – dans les plis on vit la ralentie (à partir d'Henry Michaux) Texte en ON

La ralentie

On a laissé la voiture au bout de la petite route,
suivi le chemin mal empierré, devenu sable sous les pieds.
On a longé la dune,
vent cinglant mais on a continué.
On l'a entendue bien avant de la voir.

La mer grondait, grossissait, retombait.
La mer fluait, refluit, craquait dans l'air.
On s'est arrêté,
on est resté un long moment à la contempler gris sale sous le soleil blanc de l'hiver.
On est presque seul,
on partage un peu son espace : un et son chien, une et deux petits encapuchonnés.
On ne se retient pas,
on marche vers la mer. Chaussures, chaussettes, on les reprendra en remontant pantalon replié jusqu'au genoux.
On trouve l'eau glacée, on a le cœur saisi, on recule, on insiste, on se trouve courageux.
On sourit, des paillettes sur sa peau pâle, esprit léger, droit sous le ciel, on s'enfonce de tout son poids.
Peau fripée, on laisse ses pieds s'engourdir dans le va et vient des vagues.
On retourne vers le haut de la plage.
On s'assied sur le sable sec,
se tasser, se replier, chercher son creux
échapper au vent qui fatigue.
On se resserre dans son manteau.
Air salé, yeux qui piquent.
Encore et encore on se replie, yeux fermés, on vit la Ralentie.
Au bout du bras la main s'échappe et joue,
sable qui coule entre les doigts
on tâte le pouls des choses et la main trouve un autre temps.
Le sable devient souple, le soleil se réchauffe, on entend la rumeur de la foule, les voix des cousins, le cri des mouettes, le soupir des vagues.
On retrouve ses compagnons d'enfance, les vacances, les châteaux de sable et les coquillages.
Petites mains sableuses
tartine qui craque dans la bouche c'est bon quand même, le chocolat a fondu espoir secret d'une glace... peut-être.
Et surtout on reconnaît le rire de son père que l'on n'avait pas entendu depuis longtemps.
On ouvre ses yeux rougis
on a dérivé, on est quand même remué.
Le soleil rose se rapproche de l'horizon.

Il faut se déblottir du creux
quitter l'espace du dedans.
Se déplier, retrouver ses traces

Repartir.

Maryse

Sans faux pli

Elle était là, le dos légèrement courbé, assise à la table, près de la fenêtre, dans un silence plein. Seule, la comtoise laissait échapper le tintement de son balancier, rythmant le temps de cette matinée d'été.

Elle était là, absorbée entièrement par le souci du bel ouvrage. Avec son fer lourd et massif, elle passait et repassait sur les tissus précieux des habits ou du linge de maison qu'on lui confiait. Robes de mariée, robes de baptême en organdi, chemises blanches de percale, pantalons de flanelle, nappes damassées. Elle marquait les plis, ici puis là, redonnant forme et structure aux habits que le lavage avait quelque peu déformé. A portée de main, un bol en faïence décoré de fleurs contenait l'eau amidonnée qui permettait de donner de la tenue aux tissus. D'un geste bref et vif, elle y plongeait le bout des doigts et humidifiait ainsi la partie du vêtement concernée. De ce dos courbé sur l'ouvrage, on y lisait l'application, le souci du travail bien fait. De sa main gauche, ridée, plissée par le temps, elle maintenait le tissu, le tirait, l'étirait pour éviter les faux plis qui risquaient de se former, faute d'attention, la main droite, elle, tenant fermement le fer. Pour chaque vêtement confié, elle y mettait tout son cœur, toute son âme à les rendre les plus beaux possibles. Ces vêtements de cérémonie qui scandent une vie. Chaque famille lui offrait ainsi un peu de son intimité.

D'une robe de baptême, elle faisait ressortir toute la transparence, la finesse du tissu, qui convenait tellement bien à un nouveau né. Elle revoyait à travers cet habit, tous ses enfants qu'elle avait portés en elle, puis porté sur les fonds baptismaux. Deux n'étaient plus de ce monde, la guerre les avait pris, partis trop vite.

La chaleur du fer, son poids, lui demandait de s'arrêter de temps à autre. Elle redressait alors son dos fatigué, tournait la tête vers la fenêtre, vers la lumière du jour. Elle apercevait au loin le clocher de l'église paroissiale, cette église où serait célébré dans quelques jours, le mariage de la fille ainée de sa voisine. Il fallait d'ailleurs qu'elle se remette au travail, elle avait encore la robe de la future mariée à terminer. Elle était presque prête, mais elle aimait bien remettre un dernier coup de fer avant que les clientes ne viennent reprendre leur linge. Elle laissait sa main glisser sur le tissu satiné, sur les dentelles des manches et au fur à mesure, lui revenaient les émotions du grand jour où elle s'était unie à René. Elle était si jeune, à peine 18 ans et allait quitter ses parents, ses frères et sœurs

pour aller vivre à 20 kms avec René dans la ferme de ses beaux parents. Elle y était accrochée à son René, elle y tenait et en même temps, elle appréhendait d'être loin de sa famille. C'est sa mère qui avait cousu sa robe de mariée, elle avait fait venir le tissu de Paris. Elle y avait mis beaucoup de ses économies.

La comtoise sonna 11 coups, stoppant là les rêveries d'Amélie.

Elle étendit la main pour reprendre son fer qui avait tiédi.

Sa cliente arriverait sans tarder.

Paule

Une griffure

« Il est tout doux mon chat. J'aime bien jouer avec lui. Je le caresse. Même parfois il dort avec moi. J'ai pas le droit. Tu le diras pas à maman, hein.... »

De l'autre côté du bureau la petite Marie parle, parle.... Son regard ne cesse de bouger, ne s'accrochant à rien. Sa petite voix aigüe, surexcitée, remplit l'espace. La silhouette minuscule est assise tout au bord de la chaise en fer. Ses pieds reposent à peine sur le sol. Sa main gauche volette devant son visage, s'accroche à une de ses mèches qu'elle tire puis enroule autour d'un doigt, se pose un instant sur sa bouche comme pour s'imposer le silence, virevolte encore pour suivre le rythme de ses paroles décousues qui reviennent inlassablement sur ses jeux avec son chat « il est tout blanc, mon chat tu sais, son museau il est tout chaud.... »

Immobile, les deux mains croisées sous son menton, Anne Lemétayer regarde l'enfant, intensément, l'écoute de toute son âme. Elle évite d'attarder son attention sur la main droite de Marie Posée sur la petite jupe blanche à fleurs roses et jaunes, celle-ci lisse interminablement le tissu comme pour y faire disparaître des faux plis qui n'existent pas.

Les minutes s'étirent. L'enfant toujours parle, parle. Par moments un léger rire incongru s'échappe de ses lèvres comme un soubresaut.

Silencieux Gilles et Mathieu attendent derrière la vitre sans tain.

Et puis soudain :

«Ton chat, Marie, il ne t'a jamais griffée ? »

La main droite de la fillette se fige. Elle se tait au milieu d'une phrase. Tout son petit corps se crispe. La main gauche, seule, finit son envol. Elle se pose comme au ralenti sur la droite, protection dérisoire d'un oiseau blessé.

Un grand frisson s'empare du corps de l'enfant.

Un atroce sanglot sec la secoue.

Anne Lemétayer se lève, elle s'agenouille tout près de Marie. Elle attend. Elle ne la touche pas mais tout son corps est comme happé par la silhouette de poupée désarticulée qu'un tremblement incontrôlé a saisie.

Attendre. Encore.

De l'autre côté de la vitre Gilles et Mathieu ont senti que leurs épaules se dénouaient. Instinctivement Gilles vérifie que l'appareil continue bien à enregistrer.

Les mots vont venir

Ils le savent.

Le père criminel assis dans le bureau d'à côté sera démasqué.

Michèle

Inducteur : « Tout le temps qu'elle parle, Marie lisse sa robe sur ses cuisses, comme pour y faire disparaître des plis qui n'existent pas »

Deux par deux...

Jean vu par Pierre.

Vous croyez connaître Jean. Vous voyez en lui un collègue jovial, sympathique, toujours prompt à rendre service.... Ce n'est que façade. Etes-vous jamais allés chez lui ?

Moi, qui le connais depuis le lycée, je ne le vois qu'à l'extérieur, lors d'un concert, d'une exposition de peinture. Quand nous dînons ensemble, c'est au restaurant.

J'ai rencontré brièvement ses parents, un couple très uni. Quand la maladie a fauché sa maman, son père ne l'a pas supporté. Jean est devenu orphelin à quatorze ans. Sa famille a, alors assuré la tutelle. Hébergé d'abord chez un oncle, puis chez une cousine, il fut ballotté de foyer en foyer. Dès sa majorité, il choisit de s'installer chez lui. L'héritage de ses parents lui permit d'acquérir un appartement. Petits boulots aidant, il s'inscrivit en droit pour devenir cadre dans la fonction publique. Il savait que l'étude était sa seule planche de salut.

Je suis, sans doute sa plus vieille connaissance. J'ose à peine dire 'ami' tant je le sens réservé et secret. C'est un homme cultivé. S'il se dévoile, c'est indirectement, en critiquant un roman ou une œuvre d'art. Ensemble, nous avons visité l'exposition d'un peintre danois. Il était très ému par l'aspect mystique des toiles. C'est, sans doute lors de ces échanges, que nos

rapports sont les plus intimes. Peut-être chez lui, s'entoure-t-il de photos de son enfance, d'un temps où il pouvait être insouciant, où la vie lui souriait.

Alors, ne croyez pas le connaître parce qu'il plaisante volontiers lorsque l'un ou l'autre fête son anniversaire au bureau. Il sait donner le change.

Pierre vu par Jean.

Pierre est mon plus vieil ami. Je dis 'ami', pourtant, il ne m'a jamais invité chez lui.

Nous nous sommes rencontrés en classe de quatrième. L'année suivante, mes deux parents sont morts, à quelques mois d'intervalle. Sans son soutien fidèle, je crois que j'aurais sauté le pas. Le frère de maman m'offrit, un temps, l'hospitalité. Puis je fus confié à une cousine de papa. Seul Pierre demeurait mon fidèle compagnon, mon point d'ancrage dans la vie. Nous n'étions plus dans la même classe. Pourtant, il m'attendait à la sortie du lycée et nous cheminions ensemble. Il était présent, sans poser de questions personnelles. Nous échangeons sur nos cours, nos lectures.

Plus tard, il s'inscrivit à la faculté de lettres. Il est devenu professeur. Moi, j'optai pour le droit. J'y voyais un débouché plus rapide. J'avais hâte d'avoir, enfin, un chez moi.

Nos routes se sont, quelque temps, séparées. Il est parti faire ses premières armes dans une autre académie. Il s'est marié. Puis, il est revenu chez nous. Je crois qu'il a, maintenant, deux enfants. Il sait que je suis resté célibataire. Il ne me parle jamais de sa famille.

Comme au temps de notre adolescence, nous cheminons ensemble, dans le respect l'un de l'autre. C'est une relation à la fois intime, secrète mais vitale pour l'un et pour l'autre.

Annie

Inducteur : Ils étaient deux, l'un vu par l'autre

Dans la salle des machines

C'est le grand chambardement

Le grand nettoyage de PRINTEMPS

Ça va bouillir dans les chaumières !

Il y a des lessiveuses pour les caleçons longs

De Léon

Les p'tites culottes de Charlotte, les faux-cols d'Anatole et

Les collerettes de Colette.

Pour le papier toilette d'Antoinette et pour les waters de Walter

Un karcher

Des balayettes et des lingettes.

Il y a des kinés pour défroisser les poignées d'amour

Il y a des coiffeurs pour peigner les girafes

Et puis des dégraisseurs de mammoths

Des vidangeurs de règlements de comptes

Des purgeurs d'émotions

Des liquidateurs de malentendus, de ressentiments, d'emprises, de dépits amoureux et autres miasmes morbides.

Des dégonfleurs d'illusions grandes et petites

Des décodeurs de sarcasmes et des exégètes de blasphèmes

Des décrypteurs de secrets de famille

Et surtout des balayeurs d'attestations dérogatoires!

Mais il n'y a pas de blanchisseurs de poèmes

Ni de déchiffreurs d'encres sympathiques

Pas de correcteurs de tics de langage, de métaphores éculées, de clichés, de redondances, de solécismes, de galimatias ou d'amphigouri.

Pas de nettoyeurs de palimpsestes.

Il n'y a pas non plus de sondeurs de germinations

D'incubateurs de jeunes pousses

De détecteurs de transformations silencieuses

Juste la glycine en fleurs
Les entrelacs de mon figuier
Le tissu bleu du ciel
Ce débordement de lumière

Ainsi lié, je me délivre de l'hiver

Elisabeth

L'œil de la page

« La nuit s'est cachée dans la nuit »

Elle l'a lu page 110
Cela ne lui plaît guère
Elle espère qu'il y aura de la lumière de l'autre côté
Avec Verlaine, préfère l'impair, se dit-elle.
Comment traverser ?
La pliure est profonde et elle a le vertige dès qu'il lui faut sauter le moindre fossé.
Elle saute, tombe dedans.
La pliure l'avale entièrement
Tous les mots alors la quittent
Elle n'est plus que silence
Pas même un cri. Elle étouffe.
Sortir !
S'agripper aux marges.
Les marges sont larges et vierges comme une plage.
Aucun mot sur lequel prendre un solide appui.
Cent dix pages, c'est de l'épaisseur
Se hisser sur le socle du livre.
Littéralement éjectée
La voici projetée sur la page dont elle vient
Elle s'écrase sur le vers :
« Midi rira sur les pierres »
Elle ne rit pas
On se moque, pense-t-elle.

La pierre est chaude, on s'y ensommeillerait
Qu'à cela ne tienne, la poésie est un voyage exigeant,
C'est en rampant s'il le faut...
Elle glisse hors du promontoire de la phrase chaude et dure
Nage dans le blanc du feuillet
Descend jusqu'à la marge, tout en bas
S'y allonge, s'approche en rampant de la pliure
Elle la sent, elle la palpe, elle l'évite, projetant d'un bond ses deux mains sur la 111.
Ainsi horizontale la pliure ne peut l'avaler
La sangsue cherche à aspirer chaque fragment du corps qui la surplombe
Mais elle tient la tête hors du verbe
Le sujet qu'elle est ondule, se plisse et néanmoins avance
Au dernier moment, ses souliers sont absorbés
Point n'est besoin de chaussures pour marcher en poésie...
Ferait-elle un voyage initiatique ?
Elle le pense, elle en est fière.
Elle remonte la page 111, rampe courageusement
Elle a maintenant le nez sur le premier vers :
« Projetée. Toute distance annulée. »
On se moque ?
Elle n'imaginait pas qu'un voyage en poésie serait si difficile
Et voilà qu'encore on la nargue !
Et qui est ce ON ?
Edmond Jabès... Rien d'un farceur, pourtant !
Elle descend quatre à quatre l'escalier des mots
Pour finir sur la dernière strophe :
*« Œil pour boutonner
Œil pour échanger
Œil pour répandre amasser
Dénombrer étiqueter unir
Exaucer*

Œil des deux rives »

Ah ! l'œil, donc, suffirait pour vaquer d'une page à l'autre...

Claudine

Atelier Oser écrire

Dix Titres

Les coups retentirent un peu plus fort. Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas fait attention à l'heure. Elle trottina jusqu'à la porte d'entrée, en faisant attention à ne pas trébucher. Elle remarquait de plus en plus de trahison dans son environnement : les tapis qui rebiquent, les coins des meubles acérés, les murs qui surgissaient devant elle, les vêtements dans lesquels elle s'emberlificotait, et maintenant son propre corps, ses doigts malhabiles, ses jambes faibles...

C'est avec un grand sourire et le regard mouillé qu'elle les accueillit : son grand garçon avec son épouse, et *leurs enfants après eux*, rangés par taille, grognons ou boutonneux. Elle était si heureuse, elle ne les voyait pas assez souvent à son goût. Plus elle vieillissait, plus elle prenait conscience du peu de temps qu'il lui restait. Elle savait qu'il lui fallait *apprendre à finir*, préparer ce moment où il ne restera plus que *l'écume des jours* passés ensemble...

Car elle savait. Depuis que son cher amour avait commencé à perdre la tête, jusqu'au jour où il ne la reconnut plus... La mort est inévitable, rien ne s'oppose à la fin, *rien ne s'oppose à la nuit*. *L'étanger* qu'il était devenu ne souriait plus, ne la regardait plus, ne la prendrait plus jamais dans ses bras, n'aurait plus jamais cet éclat de soleil dans les yeux...A la douleur du veuvage s'était ajoutée *l'ère du soupçon* : devenait-elle maladroite ou sénile ?

Stop. C'était son anniversaire, et elle voulait profiter de sa famille. Elle était *la vieille dame qui ne voulait pas mourir avant de l'avoir refait*, avant de les avoir serrés fort dans ses bras maigres et tremblotants, avant de leur avoir dit combien elle les aimait. Elle allait mourir. Elle en avait eu la vision dans ce rêve. *Un taxi mauve* s'arrêterait devant sa maison, elle reconnaîtrait le conducteur, ce petit Irlandais avec une casquette. Alors elle le rejoindrait, et la voiture s'élèverait dans les airs, vers une lumière éclatante, vers trois anges, *trois femmes puissantes* qui lui tendraient les bras et la conduiraient vers son cher époux.

Aujourd'hui, c'est la dernière fois, elle les regarde tous, elle s'en gave les yeux, elle se fait des souvenirs, les grave dans son cœur. Le fils ne veut rien voir des efforts de sa mère pour déplier ses mots, défroisser sa mémoire, lisser ses rides, repasser sa jupe en laine du plat de la main, remettre inlassablement le col de son chemisier, aligner la petite croix en or autour de son cou... Toutes ces petites attentions pour la rendre présentable, aimable, leur

donner envie de rester. Les enfants s'en moquent, l'après-midi s'éternise, la conversation s'épuise. Alors ils abrègent. "On reviendra vite, dans un mois c'est la fête des mères"...

Une nuit, presque 15 jours plus tard, il est réveillé par la pétarade d'une voiture dans la rue, et il voit un éclair lumineux dans la chambre à coucher. Il se tourne et se rendort.

C'est dommage, s'il s'était levé, il aurait vu qu'un taxi mauve était passé devant sa fenêtre, pour un dernier au-revoir, un détour avant le grand voyage...

Dix titres (bis)

Je m'appelle Camille.

Ou peut-être Camisole, fa-mi-sol, j'ai oublié. Il y a longtemps j'avais un violon. Ou plutôt Camille-sale. Enlève les doigts de ta bouche Camille.

J'ai oublié.

Un jour je suis descendue d'un taxi mauve j'étais arrivée.

On me déshabille on me rhabille. Je me déballonne. Je me débabine. « On-dit-on-explique » et à la place on attrape mon poignet, on m'embobine dans la chose pleine de plis, le piège en toile blanche à manches fermées, la grande chemise droite qui entrave mes envies de cavale et tous mes mouvements de brasse. Cessez Camille, cessez de résister où l'on vous marie de force à votre lit. Il faut dormir, ma fille, rien ne s'oppose à la nuit, l'écume des jours à chaque aube posera un doigt mouillé sur tes paupières soyeuses, mais c'est parce que tu sais, tu sens bien, leurs enfants après eux s'occuperont de Camille folle et de sa camisole, jamais on ne reverra le ciel fa-mi-sol, jamais on n'ira sur les chemins de Compostelle, bientôt on sera vieille comme la vieille dame qui ne voulait pas mourir avant de l'avoir refait, refait le salto arrière dans son lit-cage aux oiseaux, refait son numéro d'équilibriste, refait son cirque des grands chevaux qui hennissent. Le plaisir, seule. Dans la cellule à côté.

Do-mi-sol, appelle la camisole. On me donne des poudres dorées qui tournent dans le verre, quand elle est sage la Camille s'assied sur la chaise dans le mauvais sens on lui dit, mais le vouloir revient toujours pareil, un galop qui s'emballe, enfourcher une chaise comme

une bicyclette s'enfuir retrousser jusqu'au menton ses épaisseurs de jupons car on n'y voit goutte sous les jupes des filles, et tout est embrouillé, sa grand-mère lui répète petite à l'envi quand l'envie revenait, de vélo, ça donne mauvais genre aux filles, ça vous oblige à ouvrir les cuisses et à chevaucher en roulant des hanches. La grand-mère, la marraine et la Sœur Supérieure, trois femmes puissantes la bouche à l'oreille de Dieu et pesant leur demi-quintal, s'en donnent bien du mal, pour remettre à l'endroit la petite fille à l'envers et dépourvue de parents. Arrête tes mensonges Fa-mi-sol l'heure était à l'ère du soupçon on criait dès que tu ouvrais ta bouche sanguine, on craignait que tu déballes tout à l'étranger, n'importe lequel, le premier venu, dehors.

Dehors la camomille gracile s'agite entre les barreaux de fer et le taxi mauve patiente au point mort. Il faut apprendre à finir, docile Do-mi-sol, il suffit de prendre le bras de Camisole de le passer à ton cou, Camille. Et de serrer. Fort.

Anne

Mémoires

C'était une lecture passionnée de jeunesse, transposée longtemps en rêve. Renaissant aujourd'hui en fumée comme par la magie d'un sfumato pour devenir bien plus qu'un songe. Cet espace-temps de la pensée réduit les périodes pour n'en retenir que le tanin. Ceci est partagé, je crois, par toutes les mémoires.

Aux Indes, près de Saïgon, à l'époque d'antan où vécurent Marguerite Duras, sa mère et ses frères. Les humains, à l'heure où les lourdes guêpes n'envahissaient pas encore les rizières, mais où déjà la soif agitait les cœurs, mangeaient, en mourant parfois, des figues que l'on coupait en quatre. Chaque demeure éloignée du paysage sous le reflet encore rouge du soleil naissant, cédait à la tentation de l'oubli.

Là, assise, sur les racines des herbes sauvages, flirtant avec le Mékong, Marguerite songeait aux vécus de ses semblables indochinois.

Soudain, d'une pensée claire, elle réajusta son âme fugace, tira d'un geste précieux sa longue robe à dentelles anglaises, cent fois reprise par sa mère et alla rejoindre l'embarcadère.

Ses frères, toujours à table, ne portaient jamais en même temps qu'elle. Sa mère malgré son éducation à l'ancienne ne parvenait pas à se faire obéir et leur attitude insolente l'invitait davantage à sortir sur la terrasse, faite de bois rouge récupéré des proches forêts exotiques, qu'à se faire respecter.

Puis, elle alluma une américaine. Son odeur se répandait jusque dans les champs où des hommes aux muscles fins enfonçaient les jeunes plants de riz. Les femmes aux longs cheveux tressés et protégées d'un Sari bleu foulait à petits pas le sol safrané. Plus personne pour la regarder, plus personne pour lui parler depuis son projet de digue.

Cette solitude, ses enfants la comprenaient. Ils la vivaient dans son enceinte. Chacun à sa façon. L'indocilité des garçons n'était qu'une des manifestations des ressentiments accumulés par cette femme. Marguerite, c'était autre chose. Elle observait le tout de ses grands yeux, parlait assez peu et répondait toujours aux attentes de sa mère. Sa petite taille la rendait transparente comme sa robe qu'elle portait chaque jour. De temps en temps, elle se permettait un feutre ourlé sur le devant qui lui donnait un air de gaucherie bien plus que la reconnaissance d'une maturité avancée. Qui pouvait se douter à ce moment-là que leur éternité serait fixée par ce regard si radieux ?

Marguerite se répétait tout bas « de bout en bout l'histoire de mon enfance est scellée à celle des difficultés de ma mère ». Résignée elle enjamba le ponton.

Marguerite dans l'air chaud balayé par le vent du matin avait 15 ans. Elle regardait le Mékong immense, vert et nourricier.

L'humeur était au moment présent. La nature dégingandée par la rosée renouvelée du matin se réveillait. De son côté, l'horizon sublimait le lointain avec la verdure vietnamienne. Mais tout ça n'avait pas d'importance.

Nadège

France-Culture

Elle m'a appris à scander l'école libre vivra

Sans m'expliquer pourquoi.

Il m'a dit que de Gaulle était grand

Mais pas Mitterrand.

Résultat Jean Moulin ornait mon papier peint

Et j'envisageais le même destin.
Elle m'a appris à être une bonne élève, à dire bonjour, au revoir et merci.
Jeu des mille francs tous les jours sur France Inter bien sûr, la dernière séance le mardi,
galettes le vendredi et crêpes le lundi.
Rituels immuables et immobiles.
Je n'ai pas manqué, je dois l'avouer.
Nourrie, logée, blanchie, j'ai grandi.
Mais elle ne m'a pas appris que faire un pas de côté, ne pas suivre de chemin tout tracé
Pouvait être envisagé.
Il ne m'a pas dit que rien ne m'était impossible
Que je pouvais caresser la possibilité d'une île.
Elle ne m'a pas dit que tendresse n'était pas faiblesse.
Il n'a jamais parlé de sentiments
Seulement de la pluie et du beau temps.
Je t'aime ne faisait pas partie de leur vocabulaire
Pudeur extrême ou plutôt incapacité à faire.
Il ne m'a pas dit pourquoi j'étais là
Il y a des choses que l'on ne dit pas.
Elle m'a appris que le silence est d'or
Moi il m'a tordu et me tord encore.
Chacun dans son monde
Pas de place pour la faconde.
Pas de cris
Pas d'éclats
Pas de voix
Surtout ne pas être soi
Rester sur son quant à soi.
Ils ne m'ont pas dit pourquoi ils se sont aimés ou mal aimés
Habités à avancer masqués
Ils n'ont jamais rien lâché.

Sophie

Prélude

Il fait encore froid en ce début d'après-midi, mais on devine le soleil proche derrière la brume. Une rue rectiligne parmi d'autres dans la cité, la chaussée irrégulière et bombée, les façades de brique toutes les mêmes. La peinture des volets a connu des temps plus glorieux. Une tranchée remplace le trottoir de droite, les tuyaux du gaz sont apparents. Devant chaque porte, une petite passerelle permet aux riverains de sortir de chez eux. Le chef de chantier remonte la rue, il coche sur sa liste les clients déjà vus. Au 49, par la porte restée ouverte, la cascade d'un prélude au piano ...

Plus tard, café de la Fosse, LE café du quartier. Au mur, une glace. Dans son reflet, un chat. Un gros chat gris, allongé sur une étagère qui surplombe le radiateur, ses pattes cachées sous lui. Dans ses yeux mi-clos, une quiétude qu'il n'est pas recommandé de venir perturber. Sa fourrure brillante forme des plis de chat bien nourri. Chat de bistrot, quelle position est plus enviable ?

L'homme est assis dans le fond, il tourne le dos au comptoir, et à l'entrée. Sur la table, devant lui, une tasse de café déjà vide, une feuille de papier encore blanche. Le stylo qu'il triture sans arrêt doit fuir, ça lui met de l'encre plein les doigts. Dans le silence de la salle maintenant presque vide, son pied rythme une musique qu'il est seul à entendre. De temps en temps, il jette un œil à sa montre. Il regarde le fond de sa tasse, songe à en demander une autre. Il lui a dit "*16 heures ?*", elle a souri "*peut-être...*", mais quel genre de peut-être cela peut-il bien être ? Difficile de cerner une personne dont le regard a été croisé pour la première fois il y a moins de deux heures, et à qui on a filé rancard dans ce bistrot, sous un bidon-prétexte convenons-en : "*pour les travaux chez vous, je dois regarder le planning, mais je ne l'ai pas sur moi. Je suis garé devant le café de la Fosse. Tout à l'heure si vous voulez, ...*"

Et s'il demandait au chat ? Lui, le concierge du quartier, il doit bien la connaître. Il devrait pouvoir lui dire si elle parle le langage chat, si Chopin tout à l'heure c'était bien elle, et si en général elle arrive en retard. Ce genre de choses importantes quand on veut faire connaissance.

Mais, pourquoi n'a-t-il pas réglé cette histoire de date immédiatement ? Ou par téléphone ? Qu'est-ce qu'il fait ici à l'attendre ? Il faut encore qu'il repasse au bureau, confirmer la commande pour les raccords. Et puis, il se sent mal à l'aise, comme si de la salle quelqu'un observait son dos tourné. Et puis, et puis. Mais quel joli sourire...

Il semble hésiter, il va se lever. Il se lève. C'est trop tard, elle ne viendra plus. Il s'imaginait quoi aussi ?

Une ombre dans la glace, un rire derrière son dos : *‘Vous alliez partir ? Oh, vous vouliez m'écrire. Comme c'est délicat...’*

Vincent

Atelier Chantier

Les miettes de pain sur le rebord de la fenêtre ont noirci. Le rouge gorge me manque. Chaque matin je guette encore sa venue, tout en sachant pourtant qu'il ne viendra plus. A cette heure-ci précisément, il venait se poser au bord du jour, juste après la nuit, lorsque la lumière de la lampe de bureau devenait inutile. Je m'immobilisais alors pour observer son rituel inquiet. Ses sautilllements vifs, les tressaillements de son corps aux aguets. Le soulèvement de son duvet sous la bise gelée. L'orangée de son poitrail qui s'étendait jusqu'à sa petite tête et autour de ses yeux agités. Il picorait les miettes déposées la veille. S'envolait. Revenait plusieurs fois. Au fil des mois de l'hiver sans fin, dans l'isolement du monde en morceau, j'avais rendez-vous chaque matin avec l'oiseau. Un lien avec les vies du dehors. La possibilité d'un retour de la concorde. C'était une présence furtive mais régulière. Une présence malgré tout. Et peu à peu, dans le défilement de jours semblables, elle m'était devenue indispensable. Chaque matin j'attendais le rouge gorge.

Mais une nuit le chat a tué l'oiseau. Il avait neigé cette nuit-là. Le chat avait gratté à la porte. Le corps de l'oiseau gisait inerte dans sa gueule. Je me souviens du chat satisfait qui me toisait. Très vite pourtant il avait abandonné la misérable dépouille sur la neige et il était venu retrouver la chaleur de la maison. Il avait ronronné contre mes jambes, oublieux déjà, puis s'était endormi en boule sur le canapé. Moi, je n'avais pas pu retourner me coucher cette nuit-là. J'avais attendu le matin assis à mon bureau. La lumière du soleil blanc avait fini par glissé sur la neige et sur le petit corps sans vie. Je n'avais pas pu travailler ensuite. Les heures s'étaient écoulées lentes de sidération. Sans cesse mon regard aimanté revenait se fixer au corps de l'oiseau mort derrière la vitre. De minuscules tâches de sang avaient teinté la neige en points de suspension juste à côté d'une aile dépliée. Une immense lassitude m'avait envahi alors. Quoi faire de ce corps à présent ? Un profond dégoût m'avait submergé à l'idée de

m'en saisir pour le faire disparaître. Alors je n'avais rien tenté. J'avais laissé la dépouille se figer dans le froid glacial de janvier. Finalement la fin d'après-midi avait drainé avec elle des flocons compacts et lourds. Et bientôt le corps encombrant tout entier avait été enseveli sous un monticule de neige comme un tombeau. Le lendemain le premier crocus jaune de l'année avait fleuri.

J'attendis le dégel, recueilli et dans l'inconfort d'une angoisse sourde qui s'amplifiait au fur et à mesure de la hausse des températures. Pourtant, lorsque la neige s'évapora finalement, laissant des trainées sales sur le sol, elle ne découvrit rien d'autre que le regain naissant sur la terre sombre gonflée d'humidité. Le corps supplicié du rouge gorge avait étrangement disparu et ce fut comme s'il n'avait jamais existé. C'est ce jour-là, ce jour là exactement, le jour de la disparition intolérable du corps de l'oiseau que l'idée d'acquérir une arme à feu pris forme dans mon esprit. Ce qu'il adviendrait ensuite ne pouvait dès lors plus être contrarié.

Philippe

Elle nage, et de nouveau ils font une apparition.

Ils étaient quatre, soudés comme les doigts de la main. La nage appartenait aux tout premiers mois de la vie. Dormir ou nager, être repris par le sommeil, se retourner - entre les barreaux de fer du lit, regard au plafond. *On aurait dit que ce serait la mer...*

C'étaient ces jours-là, de grand silence, où ils supposaient qu'ils étaient tenus d'entretenir l'absence de bruit comme un feu qui ne doit pas mourir, ces jours-là enfermés dans la chambre, affreusement délaissés, qu'ils faisaient semblant de nager sur le parquet.

Elle savoure le tête-à-tête avec l'eau. Elle nage à l'indienne, – une fausse nage, bancale, clivée par le milieu, alternant un côté puis l'autre à la façon d'un crawl inachevé mais puissant, qui laisse apparaître l'échancrure du ciel au-dessus tandis que la nage emboîte, enchâsse étroitement le corps dans l'élément, si harmonieusement que le geste, le mouvement devient respiration, que le corps se fait ligne, que le liquide à l'intérieur et à l'extérieur coïncident, s'équilibrent et s'annulent dans le sillage imprimé par la silhouette qui s'éloigne et s'amenuise.

Les enfants s'allongeaient, faisaient ressortir leur ventre, poussaient du bout de leurs orteils cambrés, et avançaient ainsi sur le parquet de leur chambre, lentement, avec l'un ou l'autre des chats monté sur leur dos. De temps en temps ils piquaient du bout de l'index des miettes de nourriture oubliées et les portaient à leur bouche. Ils avaient découvert un trou rond et lisse au bas de la porte de leur chambre, un trou dans lequel on pouvait glisser son petit doigt, un trou secret, comme une bouche pour la coulée d'un murmure. Ils nageaient devant l'orifice en plissant les yeux pour regarder le monde flou dehors, grappiller des effluves corporelles, des relents de cuisine, l'écho rétréci des voix des adultes, ailleurs, loin dans la maison.

Ce qu'ils regardaient par le petit trou de la porte c'était le deuil d'un certain bonheur accroché au visage de leurs parents. Elle, elle s'appliquait à retourner à ses frères un sourire qui lui fronçait le nez et découvrait haut ses dents, un sourire d'un rosé de gencives dont elle avait honte sur les photos de classe. Ils n'avaient qu'à céder, qu'à se laisser bercer par cet autre en eux qui les aimait. Cela semblait si facile et pourtant si fragile.

Elle sort de l'eau. Se sèche lentement.

Je suis fatiguée de vos petites apparitions.

Anne

Atelier formes brèves du mardi

Dans le dedans

Dans ma tête, il y a tous ces beaux textes que je n'écrirai jamais
Il y a des pages déchirées, des mots pleureurs, des mots rieurs, des mots sauteurs,
Des sautes d'humeur.

Dans mon univers, il y a des gueules cassées, des punks sans chiens, des inadaptés,

Il y a des yeux rieurs, des yeux pleureurs, des yeux sauteurs,
Des sautes d'humeur

Dans mes humeurs, y a de la joie, y a de la tristesse
Il y a des gouffres noirs et des plages ensoleillées

Dans mes nuits, il y a surtout toi,
Il y a eu des ils, il y eu a des elles,
Il y a des îles, il y a des ailes
Y a surtout toi

Dans ton regard allumé
Y a des corps emmêlés
Des lignes snifées
De la sueur léchée,
Des peurs envolées

Dans mes neurones, il y a des courants d'air
Des portes qui claquent, des fenêtres ouvertes
Des cheminées bouchées, des jardins japonais
Des chemins creux, des buissons, des sillons, des rides, quelques valons
Des torrents de boue, des soleils radieux
Des doutes
Du noir, du rouge, même du bleu
Des ailes brisées
Des espoirs naissants
Des rythmes saccadés et pas mal de THC.

Franck

Je m'appelle Barnabé

Je m'appelle Barnabé
Je mourrais édenté, émacié
Dans la position du fœtus
Ou bien celle du Lotus,
Drapé dans une feuille de bananier.

Je m'appelle Barnabé
Je suis le sorcier
De la grotte de Bakomé
Prends le chemin de Kébélé
Passe la p'tite boutique de MTM et descend à droite
Tu verras un baobab, ne t'arrête pas
Il n'est là que pour te détourner

Je m'appelle Bakomé
Je suis sans âge
Je ne mors pas
Je soigne les maux de tous les jours
Et puis ceux du dimanche
Surtout le dernier jour du mois

Je m'appelle Barnabé
Dans mon royaume
Il n'y a ni chevaux, ni poneys, ni âmes qui vivent
Il y a des cravaches, des cordages et des œillères
J'ai aussi mis des barrières, pour conserver les muzungus
Ce sont des papiers colorés, pliés et déroulés
Ou des sacs en plastique, flottant au gré du vent
Dans le royaume de Bakomé
Je suis le sorcier Barnabé

Je m'appelle Barnabé
Les dieux sont en colère

Le vent souffle très fort,
J'entends le volcan, ses brasiers qui s'agitent
De son gouffre abyssal sort une écume bouillante
Un cri, mon cri, glacial et pénétrant,
Ô Ô Ô Ô Ô
La matière blanche se dédouble, s'échappe vers les astres
Et la musique, arctique, féminine, celle sans voix, qui vient du fond des temps
Qui enveloppe l'espace, et force la douceur
Les larmes me montent aux yeux,
Le monde a disparu, sans un choc

Alors je marche, en sueur
Ma peau noire, luisante et dilatée, s'abandonne à la nuit
Je vacille, je chancelle
Je cligne des yeux, je les ferme
Je suis invisible.
Je vois des formes, amoncelées,
Des femmes et des enfants s'agenouillent devant moi,
Je prends leur chevelure pour mes incantations divines
Et je reflue
Vers la boutique MTM, et vers le baobab
Il n'y a plus de volcan, Les dieux sont apaisés,

Je m'appelle Barnabé
Je suis le sorcier de Bakomé
Je mourrais édenté, émâcié
Dans la position du fœtus
Ou bien celle du Lotus,
Drapé dans une feuille de bananier.

Delphine

Note de l'auteur : pour la compréhension du texte, Mazungo veut dire personne blanche

Capucine la stagiaire

Capucine repense à sa journée tout en se débarrassant de sa blouse. Elle reprend son allure d'adolescente lambda vers son arrêt de bus. Son travail aurait dû rester accroché avec sa blouse rose dans le vestiaire de la Résidence. Mais la conversation avec Eglantine lui revient, l'empêche de remettre ses écouteurs pour s'anesthésier dans ses musiques préférées. Elle se rappelle que la vieille dame lui a raconté que si elle était encore en vie, elle le devait à son père. « Si je te parle aujourd'hui je le dois à mon père. Il était autoritaire, tyrannique même, mais là l'Histoire lui a donné raison. Ma poupée et ma valise avaient déjà embarqué sur un bateau pour les Îlets ».

Capucine avait demandé où c'était les Îlets, dans votre pays là-bas ?

« Des toutes petits îles, dans la Rade, au raz de l'eau à quelques minutes de bateau. Tous ceux qui y sont "montés" ce jour-là sont morts. Ma mère nous racontait la mer comme un mur d'eau, une falaise de 3 étages. Les petites îles : balayées ! On a retrouvé des bateaux dans toute la ville. Toute mon enfance j'ai entendu ma mère égrainer les noms de ses oncles, tantes, frères ; la litanie de la moitié des membres de sa famille disparus dans la folie du cyclone. "Ma fille ne partira pas, c'est comme ça !" il avait dit mon père. J'avais 3 ans, je ne m'en souviens pas, bien sûr ! C'est ce qu'on m'a dit de cette terrible histoire du cyclone de 1928. L'île était ravagée, plus de 1200 morts dont 800 à Pointe-à-Pitre, des milliers de maisons à terre, plus un arbre debout... et la peur du choléra ».

Capucine avait compris. Dans sa tête des images du tsunami de Fukushima et autres dévastations, étaient venues se calquer sur le récit de la vieille dame.

Églantine lui avait dit la veille « tu sais ma petite Capucine c'est un drôle de métier que tu t'apprêtes à faire. On est là, on discute, on sympathise. Mais demain, il y en a qui vont partir. Moi peut-être... C'est comme ça ! Et après un temps d'arrêt, la mort fait partie de la vie. Je sais plus quel écrivain a dit - bon passons, c'est pas grave, ma vieille tête est toute trouée.. !- *La naissance est le premier pas vers la mort.* Mais je t'ennuie avec tous mes bavardages !

Et là, Capucine pour chasser le grelot dans la voix de sa petite mamie : « si vous voulez on peut faire un selfie ensemble ? »

Églantine, la première surprise passée, s'était vite esclaffée avec son accent chantant « Ah, c'est votre truc à vous, les jeunes !... Mais je suis affreuse ! Attends, il faut que je remette du rouge à lèvres ! »

Nicole

Hors crâne

Hors crâne seul dedans

Quelque soit l'époque, c'est kif-kif

T'es foutu si seul dedans tu crains,

T'es foutu si seul dehors tu cries,

Quelque chose me dit que l'histoire se loge

dans un crâne trop os déjà mort.

Si tu veux pas qu'on t'écrase

mets-toi en orbite

Je n'vais pas te dire comment faire

c'est ta boutique

de cervelle et d'os,

de cartilage et de synapses.

Te laisses pas contaminer,

Ton crâne est grand, c'est un univers et les étoiles qui vont avec

y'a de la place pour les forêts, les fées, les montagnes, les crocodiles et les petits humains !

y'a de la place pour les rêves et les fantaisies

Quel jour sommes-nous ?

C'est le jour de grand marché,

Place à la poésie ! quelque chose de la vie qui se crie ! Enfin !

Y a-t-il du vent ce matin ?

Autant rire enfin !

On va dresser le décor, et faire baroque

Ne passez pas si vite bonnes gens, retirons les tragiques crânes masqués,

de tous les temps il a fallut et faut encore se creuser la cervelle.

Tout le bazar de vie sur les planches, allons-y,

Affouillons, tambourinons et faisons foule en orbite.

Peu importe l'époque du crâne,

mais dedans quelque chose de la vie qui doit battre,

plus fort résonner,

plus fort jouer,

plus souvent aimer...

Oh ! mais pendant c'temps-là je n'ai pas semé les haricots !

Et nous sommes déjà le 29 mai de l'an 2021.

Jacqueline

Inducteur : Vanité contemporaine à partir de Becket - « Hors crâne seul dedans »

« Jolly Roger »

Le front haut et fier mais le regard vide
Le sourire édenté au sommet du grand mat
Scrutant l'horizon de son air impavide
Sur son grand vaisseau guidé par l'écho des fracas
Les canons et les sabres brillent d'un reflet vengeur
Le rhum et le sel ont coagulé son sang
Et dans son habit noir en provoquant les vents
Il fait son crâneur le « Jolly Roger ».

Il cingle l'océan de criaileries en querelles
De charivaris en supplices de grande cale
Il survit contre vents et marées rebelles
Redressé ; il drisse les voiles vers son destin fatal
Claudiquant sur les peaux tendues de la dunette
Rythmant les lourds tambours au son des fémurs tapageurs
La gueule de proue béante avalant la tempête
Il fait son hâbleur le « Jolly Roger »

Il a renié sa terre, il a maudit son père, il a tué sa patrie
Portant plus de cent noms unis à sa fratrie
Plus de cent noms illustres au grand mat des potences
Balancé doucement dans le grincement du chanvre
La flibuste et la boucane ont tatoué la même ancre
Et quand aux bras d'une femme il danse
Entourbillonné par les fièvres et la torride moiteur
Il fait le joli cœur le « Jolly Roger »

Les alizés berçant de doux frissons ses voiles de fortune
Il navigue au-dessus des palais aux efflorescences nocturnes

Franchissant des ponts d'eau éphémères
Ecorchant ses flancs aux récifs délétères
Traçant plus de mille sillons d'écume
Il s'est arrimé aux terres oubliées, aux îles d'amertume
Apercevant parfois ces vaisseaux d'or aux premières lueurs
Il a fait son rêveur le « Jolly Roger »

Marquée au fer rouge l'illustre fripouille la jolie canaille
Le soufre et la haine lui rongent le visage
Les alcools et le sucre lui brûlent la cervelle
Attablé au festin funeste des batailles
Il est prêt pour l'ultime abordage
La longue vue à l'horizon des nacelles
Soupirant des clameurs, des vacarmes et des heurs
Il fait son brailleur le « Jolly Roger »

Et voilà le moment voilà venir l'heure
Ô fier éclopé, gueule cassée divine, dandy manchot, fière jambe de bois
Tremblant de fièvre pourpre et de peste de mer, en sueur,
La lame dans l'étau de ses chicots noirs, dressé comme un pavais
Il hurle au grand assaut d'un élan déchainé
Au milieu des canons, des feux et des crachats de fer
Parmi les corps éparpillés, les voiles déchirées, les grands mats disloqués
Il joue le détrousseur le « Jolly Roger »

Un jour son âme a tangué vacillante au bord du miroir
Ses chairs pâles sont tombées son dos s'est vouté
Sur son livre de bord les cartes se sont estompées
Effacé l'un après l'autre le nombre des victoires
Ô le voilà figé dans l'éternel au monde du silence
La mandibule béante abritée sous la nonchalance
Des posidonies ; gisant au fond de l'eau parmi ses pièces d'or
Il tire sa révérence le « Jolly Roger »

Bertrand Dubesset – Atelier mardi Formes brèves
Inducteur : Vanité- texte baroque.

Pour la beauté du geste

Bras ouverts

D'Est en Ouest

Au Nord au Sud

A bâbord et à tribord

En dessus et en dessous

Terre et Mer Air et Feu

Feu de tout bois

L'air de rien

A terre si souvent et amère

Oui mais

Toute nue

Seins hanches ventre sexe cuisses

Ouvrir

Et les jambes et les mains

Faim dans les mains

Le nez dans l'herbe fraîche

La tête sur la lune

Le cœur sans dessus-dessous

Je vivrai

Pour le murmure et le mouvement la vibration de l'air

Je vivrai

Bras ouverts.

Claudine

Dans les plis on vit la ralentie

On a vu le monde blêmir puis se convertir.

On a vu nos vies doucement ralentir,

Comme les trains entrant en gare.

On s'est pliés aux contraintes,

Comme le roseau se plie au vent.

C'était la condition pour retrouver l'avant :

Se courber mais sans rompre.

Lorsque tout est un peu remué,

Il faut parfois s'immobiliser.

On a vu que rien ne changeait,

On a vu que les efforts semblaient vains.

Confinement : on confine et on nous ment.

Le Covid a laissé place au vide. Vide social, vide moral, vide anormal.

Chaque semaine tout empire dans cet empire nouveau.

Toutes et tous toussent leurs nerfs à vif.

On a serré les poings puis cédé place au désarroi.

Il s'est fait tailleur de pierre.

Tailleur de notre espoir aujourd'hui fin comme un silex.

On apprend alors à rester debout

Malgré l'avenir incertain.

On apprivoise la tension qui règne par delà les villes et campagnes.

On dompte notre pouls énervé,

En attendant que sonnent les cloches du retour des libertés.

Sarah